



SAMANTHA SHANNON

BONE SEASON

4 - LE MASQUE TOMBE



BONE SEASON 4

Le masque tombe

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le prieuré de l'oranger

- 1 – *Première partie*
- 2 – *Deuxième partie*

Bone Season

- 1 – *Saison d'os*
- 2 – *L'ordre des mimes*
- 3 – *Le masque tombe*

SAMANTHA
SHANNON

BONE SEASON 4

Le masque tombe

ROMAN

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Benjamin Kuntzer



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Retrouvez-nous sur nos réseaux sociaux :



@jailu_editions



@jailu.collection.imaginaire



@jailu.editions

Titre original
THE MASK FALLING

© Samantha Shannon-Jones, 2021

Cartes et illustrations
© Emily Faccini, 2021

Pour la traduction française
© Éditions De Saxus, 2022

SOMMAIRE

PRÉLUDE. Port de Calais. République de Scion-France.....	17
---	----

PREMIÈRE PARTIE

PAYER POUR TA LIBÉRATION

1. De l'autre côté de la mer	35
2. Paris	53
3. Un café sombre.....	72
4. Un trône vacant	96
5. Domino	115
6. La Marche d'une marionnette	137
7. Privés de racines.....	154
8. De mal en pis.....	188

DEUXIÈME PARTIE

RETOURNER L'ANCRE

9. Le Boucher de Strasbourg.....	217
10. Révélation	237

11. Changelin.....	256
12. Une phalène dans le mur.....	271
13. Confiance.....	294
14. Vérités nécessaires.....	309
15. Une sédition de clairvoyants	322
16. Loyauté.....	339

TROISIÈME PARTIE EURYDICE

17. Apollyon.....	365
18. Le Chant des épées	401
19. L'enfer ou la crue	428
20. Un début prometteur	460
21. Ouverture	489
22. Dame de Paris.....	507
23. Crépuscule.....	524
24. La reine d'acier.....	546
25. La Victoire ailée.....	561
26. Tous les diables	584

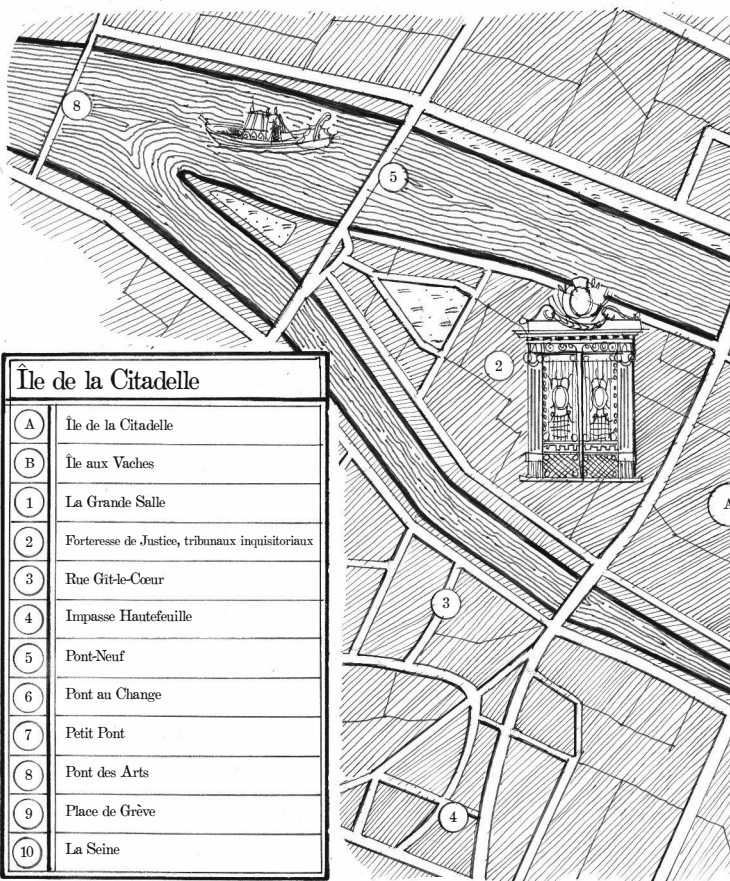
PRÉCISIONS SUR LA LANGUE	619
PRÉCISIONS SUR LA TRADUCTION.....	623
PERSONNAGES PRINCIPAUX.....	625
GLOSSAIRE	657
REMERCIEMENTS	669

*Pour Ann Preedy
(1938-2019)*

Le milieu de la série – son cœur – est pour toi.

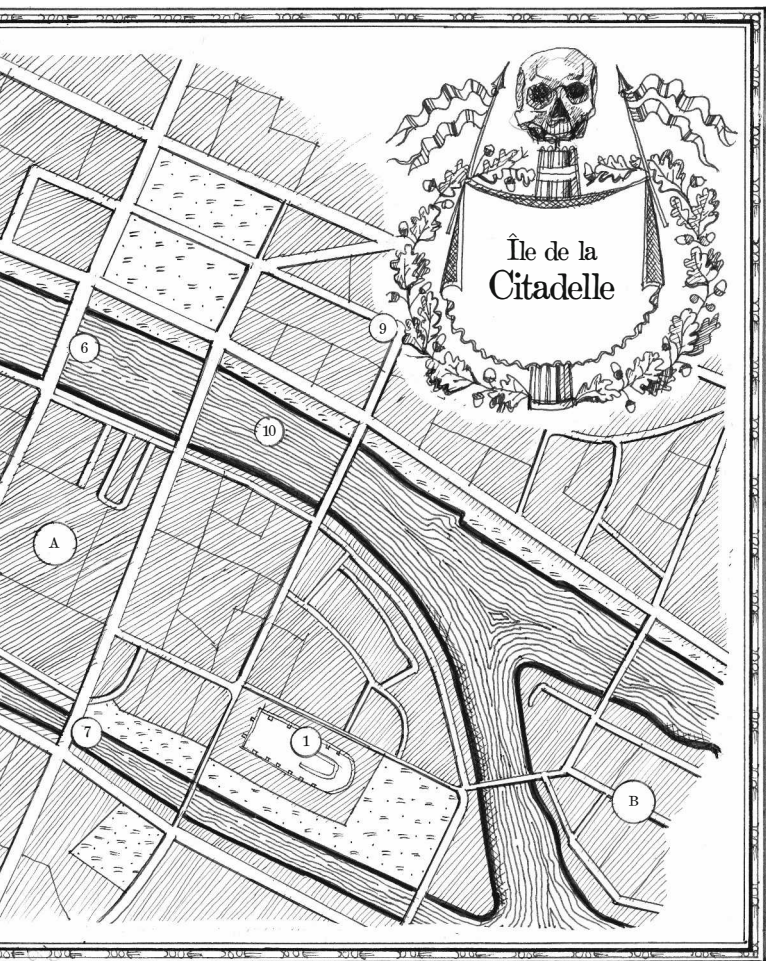
*Qui regarde au fond de Paris
a le vertige. Rien de plus fantasque,
rien de plus tragique,
rien de plus superbe.*

— Victor Hugo, *Choses vues*



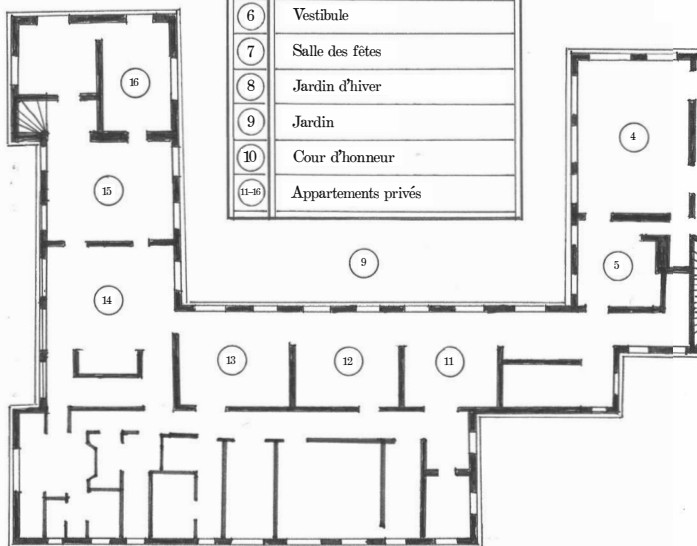
Île de la Citadelle

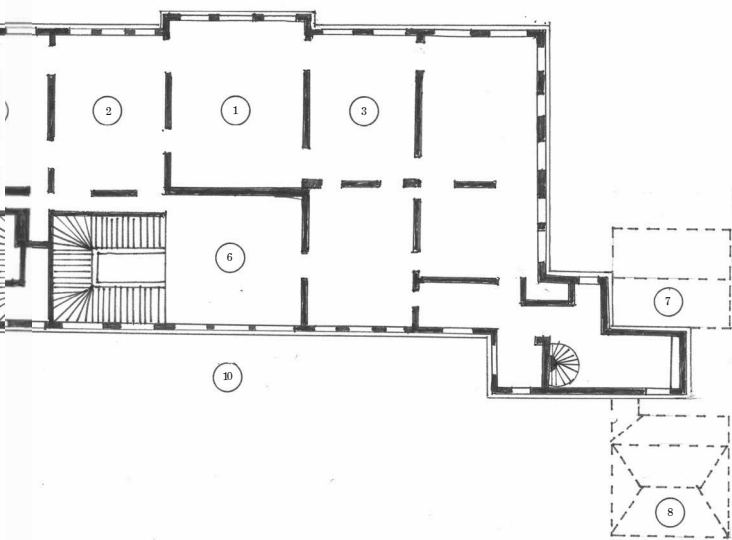
A	Île de la Citadelle
B	Île aux Vaches
1	La Grande Salle
2	Forteresse de Justice, tribunaux inquisitoriaux
3	Rue Git-le-Cœur
4	Impasse Hautefeuille
5	Pont-Neuf
6	Pont au Change
7	Petit Pont
8	Pont des Arts
9	Place de Grève
10	La Seine



Dernier étage

1	Salon doré
2	Salon blanc
3	Salon vert
4	Bureau eramoisi
5	Antichambre
6	Vestibule
7	Salle des fêtes
8	Jardin d'hiver
9	Jardin
10	Cour d'honneur
11-36	Appartements privés







PRÉLUDE

Port de Calais République de Scion-France

1^{er} janvier 2060

L'aube embrasait le ciel dégagé lorsque notre navire marchand avait quitté le port de Douvres. À présent, l'orage grondait au sein des nuages menaçants, et la mer grise se déchaînait et projetait des gerbes d'écume en se brisant contre les digues de Calais.

C'était du moins ce que je me figurais en fonction des secousses et du bruit. Je ne distinguais que la tôle ondulée du conteneur dans lequel j'étais enfermée et la lumière terne qui filtrait entre les panneaux.

J'étais roulée en boule sur un sol en contreplaqué qui sentait la saumure et la rouille. Le gouverneur était resté tout contre moi pendant la traversée, tâchant de me réchauffer, tandis que je sombrais par à-coups dans le sommeil. Bien qu'enveloppée dans son manteau, je grelottais dans la froideur humide du bateau, et mes mains semblaient gelées sous mes gants. Sous mon ciré, j'étais poisseuse de sang. L'effet des analgésiques, qui jusqu'à présent amortissaient la douleur, commençait à se dissiper.

J'avais rêvé de quitter l'Angleterre pendant des années, mais jamais comme une marchandise de contrebande. De la contrebande défectueuse.

En attendant que le navire amarre, je me remémorai un autre voyage effectué vers un territoire inconnu. À l'époque, c'était mon père qui avait veillé sur moi, tandis qu'un avion nous faisait traverser la mer d'Irlande pour nous éloigner de ma terre natale, ravagée par la guerre.

Mes souvenirs de cette nuit-là demeuraient vivaces. Des éclats de verre enfouis profondément, assez tranchants pour me surprendre quand je m'y attendais le moins.

Je dormais à poings fermés. Avant l'aube, mon père m'avait tirée du lit, descendue au rez-de-chaussée et attachée dans sa voiture. Ma grand-mère avait dû l'entendre, ou le sentir – elle m'avait toujours affirmé pouvoir percevoir ma peur, tel un crochet logé dans sa poitrine –, car elle avait émergé de la ferme en courant, une laine jetée sur son pyjama, en lui hurlant d'arrêter. J'avais tambouriné contre ma fenêtre, l'avais imploré de me laisser sortir, en vain.

La veille au soir, il l'avait laissée me border et me lire une histoire, comme toujours, sans que nous nous doutions, l'une ou l'autre, que ce serait la dernière fois. Après des semaines de préparation silencieuse, il avait décidé de rallier la République de Scion. Et je devais l'accompagner. Sous le couvert de l'obscurité, il avait traversé le territoire rebelle pour rejoindre l'aéroport de Shannon. La voiture était criblée de balles quand il s'était enfin garé. Les insurgés avaient déjà repéré son véhicule, soupçonnant Scion de l'avoir embrigadé.

Mon père avait bien fait les choses, préparant une valise et un manteau pour chacun de nous. D'autres franchissaient la douane tels des somnambules, du sang plein la figure, des hardes sur le dos. Plus tard, j'avais fini par saisir que tous les passagers du vol 16 à destination de l'aéroport des Docklands, dans l'est londonien, étaient des collaborateurs. Ils avaient vendu leurs amis et nos secrets à Scion, et les *laochra scátha*, les milices rebelles, les avaient déclarés traîtres à la nation. Condamnés à

mourir, ils n'avaient eu d'autre choix que de fuir le pays qu'ils servaient.

Et puis il y avait les autres : les diplomates de Scion, envoyés négocier une reddition, rentrant chez eux la queue entre les jambes. Ou les gens comme mon père, recrutés par l'ennemi et qui, pour l'une ou l'autre raison, avaient finalement décidé de répondre à l'appel de Londres. En dehors d'un bébé pleurnichard, j'étais la seule enfant.

Bientôt, l'avion s'était posé de l'autre côté de la mer d'Irlande, et nous, les déracinés, nous étions mis en rang à la frontière – attendant tous, dans un silence hagard, de nous en remettre à la bienveillance de l'ancre.

Nos premiers pas à l'extérieur avaient saturé mes sens. Élevée dans des prairies verdoyantes cernées de montagnes basses, j'avais été éblouie et terrifiée par Londres, avec ses réverbères en cobalt, ses écrans trop lumineux et ses gratte-ciel, brillants comme le soleil, qui perçaient le bleu impie. Tout me paraissait grotesque dans son immensité, étendu de façon irrationnelle ; et c'était cet endroit que j'étais censée appeler mon chez-moi ? Mon père avait acheté un café noir dans un Brekkabox, prêt à se mesurer à la citadelle, ignorant que Londres causerait sa mort.

Londres, monstrueuse, merveilleuse et magnifique, trop extravagante pour que la tyrannie parvienne à la dompter. Elle m'avait dévorée tout entière, et c'était dans ses entrailles que j'avais développé une cuirasse assez épaisse pour me protéger tel un cocon. Jamais je n'avais imaginé que j'en émergerais sous la forme de la Phalène noire, cheffe de la révolution. Jamais prédit que je trouverais une nouvelle famille au sein des Sept Sceaux. Jamais deviné que ce serait moi qui arracherais le masque de Londres en découvrant qui, ou ce qui, la contrôlait.

Non, ce jour-là, nous ignorions encore tout de notre destin. Exactement comme aujourd'hui, alors que j'approchais de la République de Scion-France. Je n'avais pas

la moindre idée de ce qui m'attendait dans ce nouveau théâtre de guerre. Quels noms ou quels visages j'arborerais. Qui je deviendrais.

Sinon, j'aurais peut-être fait demi-tour.

*
**

Le docker qui nous avait rejoints à Douvres apparut à la porte de notre conteneur, le visage chiffonné sous la visière de sa casquette.

— Ils fouillent tous les navires en provenance d'Angleterre, annonça-t-il dans un nuage de vapeur. On doit partir.

Quand je levai la tête, une douleur fulgurante me transperça la nuque. Mes yeux paraissaient fermement vissés à mon crâne.

Le docker nous observait, l'air impénétrable. Ses cheveux et ses yeux étaient du même gris ardoise. Aucun trait distinctif. Malgré ma puissante migraine, je me demandai combien de fugitifs il avait fait traverser et à quel point ce réseau s'étendait.

— Paige, me dit le gouverneur. Tu peux te lever ?

Mon hochement de tête déforma l'ossature du monde. Soudain, plus rien n'avait de structure. Le docker se dépouilla de ses traits et de ses contours pour ne devenir qu'une tache indistincte. Tout sembla s'étendre, comme de la peinture dans l'eau. Les couleurs débordaient aux frontières. Je déployai mes jambes, sans lâcher le dossier que Scarlett Burnish m'avait coincé dans les bras à peine deux heures plus tôt. Il renfermait ma nouvelle identité.

Quand j'essayai de me lever, quelque chose craqua au fond de mon squelette. Une autre décharge déferla dans ma moelle et mes contusions. Je m'immobilisai et inspirai un grand coup, couverte d'un lustre de sueur froide.

Le gouverneur s'agenouilla devant moi. Dès que je secouai la tête, il me serra contre son torse et se releva.

J'enroulai les bras autour de son cou tandis qu'il suivait le docker hors du conteneur.

Notre évasion ne serait décidément pas un long fleuve tranquille. Le gouverneur me protégeait de la pluie et du froid mordant. Toujours blottie dans son manteau, j'avisai pour la première fois le port de Calais. Même si nous devions être en milieu de matinée, le ciel était encore assez sombre pour que toutes les lumières demeurent allumées. Les projecteurs étiraient sur les murs les ombres des immenses porte-conteneurs. Ferrys et cargos attendaient de partir, les passerelles couvertes de givre ; un écran de transmission déployait son message lumineux à travers la pluie torrentielle :

YOU ARE ENTERING THE REPUBLIC OF SCION FRANCE

VOUS ENTREZ EN RÉPUBLIQUE DE SCION-FRANCE

Le docker pataugeait en tête ; il nous fit pénétrer dans un petit fourgon postal.

— Pas un bruit, nous intima-t-il en fermant les portes.

Les ténèbres m'enveloppèrent, ainsi qu'elles le faisaient dans la cellule dont je venais de m'échapper. Un vide insondable, seulement interrompu par la lumière qui surplombait la planche de torture : le feu dans les yeux d'un réphaïte.

Le gouverneur déplaça quelques sacs et cartons à l'arrière de la camionnette. Alors que je m'allongeais dans l'espace ainsi ménagé, je perçus l'odeur rance de la sueur sous mon ciré et de la graisse dans mes cheveux.

— Il pourrait nous livrer, suggérai-je d'une voix rauque.

Le gouverneur me couvrit de son manteau.

— Je n'ai aucunement l'intention de laisser Scion remettre la main sur toi.

Le moteur se mit en branle. Une sueur glaciale me dégoulinait sur la figure.

— J'ai envie de dormir, soufflai-je. J'ai juste envie de dormir.

Il s'installa près de moi, refermant ses mains autour des miennes. Mes doigts gantés de laine menacèrent de se briser sous son étreinte.

— Dors, m'encouragea-t-il. Je monte la garde.

*
**

Le poltergeist dans le noyau des Senshield avait provoqué un réseau de minuscules fissures dans mon territoire des rêves. Alors que je m'endormais par à-coups auprès du gouverneur, bercée par les légers cahots du fourgon, les souvenirs se remirent à ondoyer parmi les fleurs qui trempaient dans les eaux troubles de mon esprit.

Je vis mes grands-parents, halés dans l'ombre de l'ancre. Je vis leur ferme, ses églantiers, l'abeille gravée à la main sur un panneau au-dessus de la porte.

Je vis mon père, assassiné par une lame dorée.

*
**

Par quelque miracle, le docker parvint à sortir du port ultrasécurisé, avec deux des fugitifs les plus recherchés de la République de Scion à bord de son véhicule. Au bout d'une éternité, la camionnette s'arrêta et le gouverneur me souleva dans ses bras. Je recommençais à souffrir. La douleur couvrait telle la lave sous la surface de la Terre, attendant de surgir.

Notre passeur s'était garé dans une rue paisible. Il nous fit franchir une porte pour gagner un étroit couloir.

— Voici votre planque, nous annonça-t-il laconiquement. Vous aurez bientôt des nouvelles du réseau. Ne sortez sous aucun prétexte.

La porte se referma derrière lui dans un déclic.

Seul mon souffle laborieux perturbait le silence. Un escalier menait à l'étage. Le gouverneur resta d'abord immobile, me soutenant la tête d'une main.

À la colonie, il avait trouvé diverses façons de m'aider et de me protéger. Il exerçait là-bas un pouvoir certain, même si ce n'était qu'une façade. À présent, il n'était plus qu'un fuyard. Un dieu en exil. Il ne disposait d'aucun moyen de mettre un terme à ma douleur.

Une fois en haut, il me déposa sur un canapé quatre places, attentif à mes blessures. Les coussins étaient si larges et profonds que je m'y enfonçai directement. De là, je pus découvrir le salon : un plafond en plâtre, des murs crème, un parquet à chevrons. Une table était collée à une baie vitrée, promettant de longs petits déjeuners dans la lueur ambrée du matin. Tout était propre et réconfortant.

— C'est une fausse cheminée, commentai-je.

— Oui, confirma le gouverneur.

— Mais comment tu... (Un rire incontrôlable s'empara de moi.) Comment tu vas gérer ?

— Gérer ? répéta-t-il.

— Tu as besoin d'un feu, pour pouvoir le contempler pensivement. Tu te rends compte que tu fais toujours ça ?

Il inclina la tête, ce qui me provoqua une crise d'hilarité silencieuse. Mes côtes m'élancèrent. Quand je levai les mains du canapé, j'y laissai des traces sanguinolentes. Le gouverneur alla fermer les volets les plus proches.

— As-tu besoin de quelque chose avant de te reposer ? demanda-t-il.

— J'ai besoin d'une... d'une douche.

Le bredouillement. L'hésitation dans mon timbre. Quelle que fût la raison, quelque chose le poussa à se retourner vers moi.

— Un bain serait peut-être plus raisonnable, suggéra-t-il après un instant de silence.

D'une manière ou d'une autre, il savait. Un bain me rappellerait moins la torture par noyade simulée à laquelle on m'avait soumise.

— Oui, admis-je.

Il sortit. J'entendis le gargouillis des robinets, le liquide affluant dans les canalisations. *Tu as l'air d'avoir soif. Peut-être la suzeraine de l'ombre aimerait-elle boire quelque chose ?*

— Paige.

Je levai la tête. Vis des yeux de répahïte, démoniaques et dépourvus d'âme. Suhail Chertan, revenu me noyer sur la terre ferme.

Mes muscles se contractèrent. Je me retrouvais enchaînée sur ma planche, étouffée par un linge humide. En un clin d'œil, je détalai pour échapper à ces yeux terribles, me cognai contre le sol, et mon squelette était redevenu de verre. L'impact me fracassa. Incapable de respirer, je cherchai à tâtons un couteau qui ne se trouvait plus là.

Une aura familière me rappela. Lorsque ma vision s'éclaircit enfin, le gouverneur était accroupi près de moi. Pas assez près pour me toucher, suffisamment pour que je le perçoive. Que je me souvienne de lui.

— Gouverneur, je suis désolée. (Ma voix tremblait.) J'ai cru...

J'aurais aimé trouver les mots pour lui expliquer.

— On risque de rester coincés tous les deux dans cet appartement un bon moment, dit-il en me tendant sa main gantée. Peut-être pourrions-nous convenir qu'il est inutile de s'excuser entre nous ?

Il me fallut un peu de temps pour rassembler le courage nécessaire. Quand, enfin, je le laissai me saisir les doigts, il m'aida à me relever et à clopiner jusqu'à la salle de bains.

— Gouverneur, dis-je doucement. Quoi qu'il arrive, n'entre pas. Pas à moins que je t'appelle.

Après une courte hésitation, il acquiesça. Je refermai la porte derrière moi.

Une rangée de bougies parfumées à la lavande longea la baignoire. Là aussi, je me sentis troublée par la propreté du lieu, par son ampleur. Un carrelage de pierres

réchauffant la plante des pieds. Des serviettes blanches molletonneuses, une chemise de nuit amidonnée. Le dos au miroir, je me débarrassai de ma veste et de mon pull, de mon pantalon, de la tunique maculée de sang que je portais en cellule. Mon tricot tira sur les points de suture en haut de mon bras.

Quand j'osai affronter mon reflet, je compris pourquoi le gouverneur avait décidé d'illuminer la pièce à l'aide de bougies. La plus faible lumière était déjà trop révélatrice. En dessous de mon menton, pas un centimètre de mon corps n'avait été épargné.

Peu à peu, je pris la mesure de mon état. En faisant l'inventaire de mes plaies, je revécus chacune. Des mains autour de mon cou. Un poing renforcé s'enfonçant dans mon ventre. Des godillots ferrés me martelant les côtes. Tout cela dans le but de me faire parler. Tout cela dans une chambre d'une blancheur aveuglante – des murs blancs, un sol blanc. D'une propreté chirurgicale, au moins au début. Nulle part où se cacher des rires et des questions.

Des zébrures de sang indiquaient les endroits où les tessons du Sensshield m'avaient lacéré la peau. Je parcourus du doigt une coupure au-dessus de mon sourcil, relief rouge sur ma peau livide. Mon menton était pincé. Je m'étais déjà vue dans un sale état auparavant, mais, cette fois, c'était différent. L'œuvre de personnes ayant considéré mon corps comme un objet de torture.

Il m'avait fallu des mois pour recouvrer la force que j'avais perdue à la colonie. À présent, j'allais devoir tout recommencer. Ma vie m'apparaissait tel un château de cartes, si fragile qu'un simple souffle pouvait le faire s'écrouler.

La baignoire était sinistre d'immobilité. Lorsque j'en effleurai la surface, mes bras se couvrirent une fois de plus de chair de poule, et mes épaules m'élancèrent, là où j'avais lutté contre mes chaînes.

Je devais pourtant nettoyer ce sang. Si je n'éradiquais pas cette peur dans l'œuf, je risquais de ne plus jamais supporter l'eau. Je pris une grande inspiration avant d'y plonger un pied, puis le second.

Quand je m'immergeai complètement, mes bras se remirent à trembler, mes blessures à me piquer. Lorsque j'eus de l'eau jusqu'à la taille, je m'autorisai à expirer. J'étais au chaud – j'avais presque oublié à quel point cette sensation était agréable. Après chaque session sur la planche, ils m'avaient abandonnée, trempée, la peau aussi glaciale que celle d'un cadavre.

Mes frissons s'intensifièrent. Je fus incapable de réprimer le profond sanglot qui ébranla tout mon corps. Je m'étais donné tant de mal pour être forte. Je n'avais rien avoué sous la torture. Ils ne m'avaient pas brisée. À présent, je me ratatinais en contrecoup de tout ce temps passé dans l'obscurité, une nouvelle fois dépouillée de mon nom et de ma fierté.

Le gouverneur respecta ma volonté. Il n'entra pas. Je pleurai à m'en érailler la voix, puis je m'appuyai contre le rebord de la baignoire et me soutins des deux bras, les doigts pressés sur mes hématomes.

L'eau était presque froide quand je me contraignis à m'asseoir. Lentement, j'en puisai entre mes mains et la portai à ma figure. J'y plongeai le bout du nez. Puis les lèvres.

C'en fut trop. En un instant, chaque muscle de mon corps se tétanisa. Les ténèbres envahirent mon champ de vision, et je me sentis une fois encore propulsée dans ma cellule souterraine. Paniquée, je cherchai à tâtons le bord de la baignoire. La voix de Suhail me revint en mémoire. *Pouilleuse. Bois.* Des vagues noires déferlaient sur ma tête. *Personne ne viendra te chercher.* Je m'écrasai au sol, aussi glissante qu'un poisson, et vomis dans les toilettes.

Je n'avais rien de solide à rendre. Chaque haut-le-cœur faisait suinter une sueur glaciale de mes pores. Quand

la nausée passa, j'avais la sensation d'avoir été lacérée de l'intérieur.

— Paige ?

— Je vais bien, gouverneur. (Les larmes me cuisaient la figure.) Je vais bien.

Quand je retrouvai la force de bouger, je crachai ce qu'il me restait de bile avant de retourner dans la baignoire, même si mes entrailles se tortillaient de protestation. Il fallait que je le fasse. Il fallait que je me recure de mon emprisonnement.

Peut-être la suzeraine de l'ombre aimerait-elle boire quelque chose ? Pour célébrer son règne éphémère.

— Je ne peux pas. (Ma gorge était comme tapissée d'une ouate épaisse.) Gouverneur, je ne peux plus respirer...

Bois.

Pendant un instant effroyable, je crus que j'allais m'évanouir et glisser sous la surface pour n'en plus jamais émerger. Puis le réphaïte était là, à me tenir les coudes.

— Inspire, me conseilla-t-il. (Je posai les mains sur ses épaules.) Paige, regarde-moi. (J'essayai de le faire, au travers de la brume qui assombrissait ma vision.) Inspire. Lentement.

Plus simple à dire qu'à faire. Je parvins à inhaler, mais cela ne suffit pas à essorer le linge détrempé qui imprégnait mes poumons.

— C'est bien, m'encouragea-t-il. Ça va passer. (Je dus cligner les yeux à plusieurs reprises pour me convaincre qu'il se trouvait bien là.) Expire.

Sa voix me guida pour reprendre le contrôle de moi-même. Mes doigts s'enfonçaient dans ses épaules. Quand l'accès de terreur se fut dissipé, le gouverneur se recula, la chemise mouillée, et remarqua l'étendue de mes blessures.

Il m'interrogea alors d'un regard, sollicitant ma permission. J'acquiesçai légèrement. Il examina chaque coupure et contusion sur le haut de mon corps, ne s'attardant

jamais plus que nécessaire, achevant son auscultation par mes poignets ravagés.

— Qui t’a fait ça ?

Le timbre de sa voix était si bas qu’il n’émit guère plus qu’une vibration.

— Des Vigiles, répondis-je. Parfois pour m’arracher des informations, d’autres fois juste pour le plaisir. Suhail était celui qui se chargeait de... verser.

Des flammes se mirent à ronfler dans ses yeux.

— Tu dois m’en vouloir, repris-je. De m’être livrée à Scion. De n’avoir expliqué à personne que j’avais un plan.

Il s’intéressa alors à mes mains, qui reposaient sur ses poignets. La moitié de mes ongles était noire.

— Je t’en ai voulu de nous avoir tous laissés tomber. D’avoir mis ta vie en péril, sans guère de chances de succès, alors que tu savais ce qu’elle inflige à ceux qui la défient.

— Je ne regrette rien, chuchotai-je. C’était la seule manière de détruire les Senshield, et c’était le moment ou jamais.

— Pour moi comme pour tous ceux qui tiennent à toi, cette victoire n’aurait pas pesé grand-chose si tu y avais laissé la vie. Tous les soirs, je regrettais que tu aies estimé que le jeu en valait la chandelle. Que tu n’aies pas choisi de procéder autrement. (Le gouverneur me souleva alors le menton avec une infinie délicatesse.) Mais je n’en attendais pas moins de toi.

Je parvins à esquisser un sourire fugace.

Grâce à sa présence, je me sentais plus calme. Tout ce que je voulais maintenant, c’était sortir de cette eau pour me plonger dans un lit. Le gouverneur s’assit par terre tandis que je me saisissais d’une savonnette.

— Jaxon était à l’Archonnerie. Il m’a raconté des choses. (L’eau du bain se teintait d’une couleur rouille.) Il m’a dit que c’était l’esprit de l’Éventreur qui t’avait sacrifié il y a vingt ans.

Le gouverneur laissa s’instaurer un long silence.

— Nous étions suspendus à des chaînes en attendant notre châtiment ; nous ne savions pas si nous allions être séquestrés – exécutés – pour nos crimes, m’expliqua-t-il. Tel n’était pas notre destin. Les Sargas ne détruisent pas leurs congénères à la légère.

— Nashira a pourtant détruit Alsafi.

Le glissement de la lame. Le bruit sourd de la tête heurtant le sol. Je connaissais à peine Alsafi, toutefois il s’était sacrifié pour m’offrir une chance de fuite.

— Je présume qu’il s’agissait d’un rare accès de passion, conjectura le gouverneur. Sa trahison a dû la plonger dans une rage folle. Non, nous infliger ces cicatrices était une réponse bien plus imaginative à notre déloyauté, une manière de nous identifier éternellement comme des traîtres.

— As-tu jamais cessé de voir la pièce où ça s’est passé ? (Je fis glisser un gant de toilette sur mon bras.) As-tu jamais cessé de te croire encore enfermé là-bas ?

Un nouveau silence.

— Certaines pièces sont difficiles à quitter, finit-il par admettre.

Au moins, il se montrait honnête.

— Je vais essayer de me laver les cheveux, déclarai-je. Je crois que ça va aller, maintenant.

— D’accord.

Il me laissa seule. Rassemblant mes dernières forces, je me versai du shampoing sur la tête et me frictionnai le crâne à m’en faire mal, m’efforçant de continuer à frotter et rincer jusqu’à ce que tout le sang et la saleté aient cessé de s’écouler. Alors seulement, je vidai la baignoire et sortis.

Je restai un long moment assise par terre, brisée. Il m’en avait tellement coûté d’accomplir cet acte qui n’aurait dû nécessiter aucun effort. L’épuisement m’assaillait. Ivre de fatigue, je parvins tant bien que mal à me relever sur mes jambes en compote, les cheveux encore dégoulinants. Une goutte de sang enflait entre les points sur mon bras.

À une seule reprise, durant les trois semaines qu'avait duré ma détention, avais-je été autorisée à me laver les dents. Les poils de la brosse virèrent au rose. Après avoir utilisé peut-être un demi-litre de bain de bouche, je me séchai la tête et enfilai ma chemise de nuit, que je boutonnai n'importe comment.

Je dormais debout en émergeant de la salle de bains. Le gouverneur m'accompagna dans une pièce enténébrée au plafond haut, où un lit deux places, croulant sous les couvertures et les oreillers, m'attendait près d'une fenêtre.

— Tu devrais dormir. (Il me lâcha.) L'effet des antalgiques va bientôt s'estomper.

L'espace qui nous séparait était saturé de la tension liée à ce que l'avenir nous réservait. Pas seulement la guerre qui se déroulait sous nos fenêtres – une guerre qui n'attendrait pas ma guérison –, mais aussi ce que mon corps allait me faire endurer.

— Je t'apporte une bouillotte, reprit-il. (Je me serrai les côtes.) As-tu besoin d'autre chose ?

— Non. (Je l'observai, si fatiguée que je peinais à y voir net.) Gouverneur... Je sais que Terebell t'a sans doute autorisé à m'accompagner parce qu'aucun autre rantien ne voulait de ce job. Et je sais que ça doit être humiliant d'en être réduit à s'occuper d'une humaine. (Parler commençait à me faire mal.) Je risque de mettre du temps à m'en remettre. Je ne sais pas si je m'en remettrai un jour.

— Cela n'a rien d'une humiliation ni d'un déshonneur, affirma-t-il. Et tu ne précipiteras pas ta convalescence à cause de moi.

La douceur de sa voix faillit m'achever. Trop éreintée pour faire preuve de modération, je me retournai vers lui et me nichai contre son torse. J'avais envie d'être étreinte, ne serait-ce qu'une minute. J'avais envie de me convaincre qu'il était réellement présent, qu'il ne s'agissait pas d'une simple hallucination due à la drogue. Ses bras se refermèrent autour de moi.

— Pardonne-moi, petite rêveuse. (Sa voix résonna dans nos deux corps.) De les avoir laissés te capturer.

Je fermai les paupières.

— Je ne t'ai pas vraiment donné le choix.

Sa main constituait un poids rassurant entre mes omoplates. J'écoutai les battements réguliers de son cœur, et le mien ralentit.

Je finis par m'asseoir sur le lit. Des gouttes d'eau s'immiscaient sous mon col. Avant même que je ravale ma fierté pour le lui demander, le gouverneur quitta la pièce et revint avec un peigne et un sèche-cheveux.

— Tu n'es pas obligé, murmurai-je.

— Je le sais. (Il s'assit près de moi.) Appuie-toi sur moi.

J'obtempérai. Un souffle chaud parcourut mes cheveux. Je me laissai aller entre ses bras, les paupières lourdes, les membres de plomb, jusqu'à ce qu'il éteigne le séchoir et me guide vers les oreillers.

— Essaie de dormir droite, si tu y arrives. (Il redressa les coussins pour me caler contre eux.) Ça facilitera ta respiration.

J'étais si fatiguée que je ne parvins même pas à hocher la tête. Mes cheveux formaient une couverture toute chaude contre ma joue.

Pendant de longues minutes, j'attendis que le piège se referme. C'en était trop d'espérer, ou de croire, que je pouvais réellement être propre, au chaud et en sécurité. La partie de mon cerveau dominée par la peur m'affirmait, encore maintenant, que cette pièce était une pure création de mon imagination – que j'étais bel et bien seule et condamnée, que mon bourreau ne tarderait plus.

Personne n'arriva. Dehors, Paris était éveillé, et le chant des oiseaux me parvenait par la fenêtre.

Avant que la douleur puisse m'atteindre, j'étais déjà partie.

PREMIÈRE PARTIE

Payer pour ta libération

*Oh oui, j'ai de l'or pour toi,
De l'argent pour te libérer,
Je t'épargnerai le sol d'argile froid,
Tu n'auras pas le cou brisé.*

— Francis James Child
« La jeune fille sauvée de la potence », *Ballades*



1

De l'autre côté de la mer

Citadelle de Scion-Paris

14 janvier 2060

Une lame scintilla, illuminée par l'éclat de la lune. La mort forgée, fine, aux lignes pures. Je ruai contre mes chaînes, vomissant comme si j'avais été rejetée par la marée. Quelqu'un me poignardait.

Le sous-sol, avec ses murs gris et aveugles. La lumière, si vive qu'elle m'écorchait les yeux. Et l'eau – elle m'étouffait. Suhail Chertan surgit des ténèbres, sa main gantée tendue vers le levier.

Mon instinct m'orienta vers la lampe. Les reliefs de ma chambre parisienne se dessinèrent brusquement. Aussi vite que la peur avait frappé, je me souvins que les menottes n'étaient que des draps, que la lame et la main serrée autour du manche m'appartenaient toutes deux, que je me battais contre ma propre mémoire.

Une sueur froide dégoulina de mes cheveux. Chaque souffle parcourait des lieues de contusions avant de sortir. Les chiffres rouges du réveil brillaient – 00 h 23 – et j'étreignais le couteau caché sous mon oreiller.

Certaines nuits, c'était la planche ou la salle chaulée où les Vigiles me tabassaient ; d'autres, c'était l'Incursion de Dublin. J'aurais préféré être insomniaque à ça : dormir trop profondément et trop longtemps, pour me réveiller déconnectée de la réalité, à moitié prisonnière du passé.

La porte de ma chambre s'ouvrit.

— Paige.

Je m'essuyai le front d'un revers de manche.

— Ça va, affirmai-je. J'ai juste cru... (Des mèches de cheveux humides me collaient aux tempes.) Est-ce que j'ai crié ?

— Non. Tu as parlé.

À l'Archonterie, je n'avais jamais imploré grâce. Dans mon sommeil, cela m'arrivait souvent.

— Puisque tu es réveillée, accepterais-tu de me rejoindre au salon ? me proposa le gouverneur. À moins que tu préfères te reposer ?

— Non, c'est bon. Je n'arriverai pas à me rendormir de toute façon. (Je toussotai.) Accorde-moi une minute.

— Il m'en faut dix. Mets un manteau.

Une instruction fort mystérieuse, même venant de lui. La curiosité attisée, je me débarrassai de mes draps emmêlés.

La planque se situait rue Gît-le-Cœur, au milieu du vieux Paris, à un jet de pierre de la Seine. Deux semaines s'étaient écoulées depuis notre arrivée. Pendant tout ce temps, je n'avais jamais aperçu l'ombre d'un voisin, seulement quelques patrouilles. J'en déduisais que tous les immeubles voisins devaient appartenir à Scarlett Burnish ou à l'organisation clandestine qui l'employait.

Le programme Domino. Le réseau d'espions qui subventionnait Burnish et lui avait ordonné de m'exfiltrer de l'Archonterie de Westminster. Pour l'instant, je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils pouvaient attendre de moi – je savais seulement qu'ils avaient mis en péril un agent de grande valeur pour me préserver de mon bourreau.

Une fois chaudement habillée, je me rendis au salon. Un délicat fumet emplissait l'air, et le tourne-disque était en route. Un message m'attendait sur la table.

La porte verrouillée.

Je haussai un sourcil.

L'une des portes du salon n'avait jamais été ouverte depuis notre arrivée. À présent, elle était entrebâillée. Je gravis à pas de loup les marches de bois cachées derrière pour gagner un grenier déserté. Je grimpai alors à l'échelle s'élevant vers la nuit.

Le gouverneur m'aida à franchir la trappe. Nous nous trouvions sur le toit de la planque, sous le ciel étoilé.

— Eh bien, regarde-moi ça, soufflai-je. Je ne me doutais pas qu'on avait une vue pareille.

Le quai couvert de neige bordait le fleuve de dentelle. Au-delà, les toits menaçants de l'île de la Citadelle, demeure des tribunaux inquisitoriaux et de la guilde de la Vigilance.

— Je suppose que les Dominos ne souhaitent pas nous accorder l'accès au toit, expliqua le gouverneur, mais quand j'en ai trouvé la clé, je me suis dit qu'on pourrait en profiter pour célébrer.

— Célébrer quoi ?

Il désigna quelque chose derrière moi. Je me retournai.

Un tapis avait été déroulé sur un morceau de toiture plate donnant sur la Seine. Des bougies tremblotaient dans des bocalux autour de mets divers ; au centre, un petit gâteau richement décoré.

C'était minuit passé. Le jour de mes vingt ans. À cause des événements récents, cela m'avait échappé.

— Je sais que c'est très modeste. (Le gouverneur semblait s'adresser à la cheminée.) Après tout ce que tu as enduré, tu mérites...

— Gouverneur, l'interrompis-je en lui pressant brièvement le poignet. C'est parfait.

Il se retourna alors vers moi. Sans sourire. Contrairement aux humains, les réphaïm révélaiement rarement leurs pensées ou émotions par le truchement d'expressions faciales, mais ses traits s'adoucirent un peu – en tout cas, j'en eus l'impression. J'aimais à croire que j'apprenais peu à peu à le décrypter.

— Alors joyeux anniversaire, Paige.

— Merci.

Nous nous assîmes sur le tapis, le gouverneur s'adosant à la cheminée. Je laissai mes jambes pendre par-dessus le rebord du toit et savourai la douce odeur de l'air extérieur. Il savait que je commençais à tourner en rond dans la planque. Ici, au moins, je pourrais m'allonger sous les étoiles sans prendre de risques.

Il s'était débrouillé pour me préparer un pique-nique. Une planche de fromages accompagnée de pain tranché et de beurre ; une salade craquante, agrémentée de pommes de terre grenailles et d'œufs durs ; des poires, des pommes rouges et des oranges ; des pâtisseries si délicates qu'elles semblaient devoir disparaître si je les ramassais. Il y avait même un plateau de châtaignes grillées – mon péché mignon.

— Où est-ce que tu as trouvé tout ça ? (Je piochai directement dans les châtaignes.) Ne me dis pas que tu as tout préparé toi-même.

— Je ne suis pas doué à ce point. Albéric l'a livré à ma demande.

Albéric était notre contact, celui qui nous apportait nos provisions. Même si toutes nos exigences étaient comblées – le gouverneur avait droit à son vin illégal, moi à mon café –, je ne voyais jamais aller et venir notre mystérieux bienfaiteur.

— Apparemment, il n'avait pas de gâteau, poursuivit le gouverneur. J'ai dû me procurer celui-ci autrement.

Un sourire m'étira le coin des lèvres.

— Es-tu en train de me dire que tu as *volé* un gâteau d'anniversaire ?

— En hommage à ta vocation, suzeraine de l'ombre.
Mon sourire s'étendit.

Nous écoutâmes Paris. Les citadelles n'étaient jamais silencieuses. Nadine appelait ça le *ton bleu* – ce rugissement bas et incessant, pareil à une longue exhalaison, le déferlement du sang de la vie dans les artères de la cité. Les sirènes, la circulation, la mélodie des écrans de transmission qui parlaient toute la nuit. Je croquai dans une pâtisserie en forme de roue fourrée d'une crème à la praline.

— Je te sers ?

Le gouverneur tenait un pichet argenté.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Du *chocolat chaud*¹, articula-t-il d'une voix plus grave en passant au français. Tu aimes le cacao ?

— Oui, confirmai-je.

Il me remplit une tasse au bord doré. La boisson était épaisse et sucrée, comme de la mélasse. Je la sirotai entre deux bouchées de nourriture.

Durant notre première semaine ici, je n'avais presque rien avalé. À présent, j'avais un appétit d'ogre. Après avoir goûté à tout, je m'attaquai au gâteau, nappé d'un glaçage au café. Je n'avais rien mangé d'aussi bon depuis une éternité, des mets uniquement destinés à procurer du plaisir.

— Qu'est-ce qui t'arriverait si tu croquais là-dedans ? interrogeai-je le gouverneur en me coupant une deuxième part.

— Je préfère ne pas te répondre pendant que tu manges.

— Maintenant, je suis deux fois plus curieuse.

Il attendit que j'aie terminé ma bouchée pour me dire :

— Je vomirais.

Un éclat de rire surpris m'échappa.

1. Dans les dialogues, les mots français en italiques sont en français dans le texte. (N.d.T.)

— Tu plaisantes ?

— Je crois que nous sommes d'accord pour dire que l'humour n'est pas mon point fort.

— Ne sois pas trop sévère avec toi-même. Tu maîtrises très bien l'humour involontaire... (Une bourrasque subite me souffla les cheveux dans les yeux.) Et donc, tu vomirais si tu essayais de manger. Pourtant, tu peux boire.

— Rien de plus épais que du bouillon. Je ne peux pas digérer la nourriture solide.

— Tu n'as pas d'estomac ?

— Je ne sais pas quels organes je possède selon vos critères. Les réphaïm n'ont jamais consenti à se laisser examiner par des humains. Nashira préfère que les secrets de notre anatomie restent bien préservés.

— Je vois. Elle craint qu'on conçoive des armes susceptibles de vous nuire.

— Exactement.

J'avais encore tant de choses à apprendre au sujet des réphaïm. Maintenant que je disposais du gouverneur pour moi toute seule, j'entendais bien combler les lacunes de mon savoir.

— Eh bien, je suis navrée que tu ne puisses jamais découvrir les joies de ce gâteau. Mais bon, ça en fait plus pour moi.

— En effet.

J'avalai le reste de ma part. Rassasiée, je m'allongeai sur le tapis pour admirer les étoiles, regardant mon souffle s'élever telle la vapeur d'une bouilloire.

J'avais l'impression que des siècles s'étaient écoulés depuis mon dix-neuvième anniversaire. Il y avait tout juste un an, Nick m'avait préparé un gâteau à la fraise pour le petit déjeuner, et Jaxon m'avait accordé dix-neuf minutes pour le manger (« Quel plus beau cadeau qu'une journée de dur labeur au service de ton seigneur-mime, ma chérie ? »). Plus tard, Nick m'avait offert une magnifique chaîne châtelaine chinée au marché noir ainsi

qu'une pile de disques pour ma collection personnelle, puis nous étions sortis faire un super resto avec Eliza.

Une époque heureuse, dans ce coin du monde que nous nous étions battus pour obtenir. Je parvenais alors à fermer les yeux sur la véritable nature de Scion et à me contenter de rogner les os que le régime me laissait.

Le gouverneur s'étendit près de moi et croisa les bras derrière sa tête, adoptant une posture tellement humaine, tellement détendue, que je dus le regarder à deux fois pour m'assurer de ne pas avoir rêvé.

— Merci pour ce soir, lui dis-je. Et pour tout ce que tu as fait depuis notre arrivée. Je sais que je n'ai pas été de très bonne compagnie.

— Tu n'es pas ici pour me distraire.

Je ne pouvais que me demander ce qu'il pensait réellement des anniversaires. Un être immortel devait voir une forme de masochisme dans le fait de célébrer chaque année un pas de plus vers la tombe. C'était d'autant plus gentil de sa part d'avoir joué le jeu.

Trois étoiles alignées scintillaient juste au-dessus de la planque.

— Les réphaïm tirent leur nom des étoiles. Leurs anciens noms, du moins, murmurai-je. Tu sais pourquoi ?

— La plupart des humains sont incapables de prononcer nos véritables noms. Comme votre espèce a depuis longtemps associé les étoiles au divin, Nashira a décrété que nous utiliserions leurs noms ici.

— Vous avez tous choisi le vôtre ?

— Après avoir consulté l'éther, répondit le gouverneur. Au sujet de mon nom, je ne t'ai jamais invitée à t'en servir.

— Arcturus ?

— Oui. Gouverneur n'est qu'un titre – un titre dont j'ai été dépouillé, qui plus est. Nous nous connaissons depuis presque un an. Si tu le souhaites, tu peux m'appeler Arcturus.

Il marquait un point. J'aurais dû cesser de l'appeler gouverneur des mois plus tôt, mais pour moi, c'était

devenu comme un nom. Ou peut-être m'en servais-je pour tracer une limite entre nous – un certain formalisme m'empêchant de trop me rapprocher de lui. En tout cas, il était plus que temps.

— Ça me plairait bien, répondis-je. Arcturus.

Une nouvelle sirène retentit dans le lointain. Quelque part dans la nuit, Nashira Sargas planifiait sa prochaine manœuvre.

J'avais toujours éprouvé une peur salutaire à l'égard de son pouvoir et de son champ d'action. Je savais depuis le début que c'était elle que nous devrions vaincre pour remporter cette guerre. Pourtant, avant mon emprisonnement, Nashira ne m'avait jamais empêchée de dormir. J'avais toujours éprouvé un sentiment de distance rassurant.

Plus maintenant. J'avais vu le feu dans ses yeux quand j'avais échappé à ses griffes pour la deuxième fois. Après tout ce que j'avais fait pour la défier, j'avais aussi refusé une trêve. J'avais refusé de me taire. Refusé de mourir. Dorénavant, elle me pourchasserait sans relâche.

Un bruit minuscule me rappela dans le présent. Le gouverneur – Arcturus (il me faudrait un temps certain pour m'y habituer) – avait déposé un petit objet près de moi.

— Tiens, cadeau.

C'était un paquet oblong, proprement emballé dans du papier journal.

— Arcturus... (Je m'assis.) Tu n'étais pas obligé.

— J'avais l'impression que la tradition voulait qu'on offre un présent pour célébrer l'anniversaire de la sortie de l'utérus.

— La sortie de l'utérus. Magnifique.

Le paquet était plus lourd que je ne l'aurais cru. Je l'ouvris soigneusement, révélant une boîte ornementée. Une phalène en verre fumé, perchée sur une cloche de folle avoine, scintillait sur le couvercle ovale. Je me rappelle lui avoir dit un jour qu'il s'agissait de ma plante

préférée. Dans le langage des fleurs, elle désignait *l'âme ensorceleuse de la musique*.

Je fis pivoter la clé dorée sur le côté de la boîte. Le couvercle se souleva, et une figurine d'oiseau – un merle à plastron, noir avec une poitrine pâle – en émergea. Elle battit de ses minuscules ailes mécaniques en sifflotant tel un vrai animal.

— Arcturus, soufflai-je. (C'était un véritable travail d'orfèvre.) Où as-tu donc trouvé une beauté pareille ?

— À l'origine, c'était l'une de mes tabatières. Maintenant, c'est une *boîte à oiseau chanteur*.

Il avait prononcé ces mots en français.

— C'est magnifique. (Je me tournai vers lui.) Attends, tu l'as fabriquée toi-même ?

— Une transformation bien modeste.

Même le dessous du couvercle, où était peint un champ de coquelicots, était épatant. Il vint s'asseoir plus près de moi et fit tourner la clé dans l'autre sens. L'oiseau cessa de bouger, et la boîte se mit à faire de la musique. Ce son me rappela mon grand-père qui restaurait une vieille harpe dans son atelier, en chantonnant de sa voix rocailleuse. Un morceau évoquant une âme sœur perdue depuis longtemps.

Une douleur sourde se déploya en moi. Elle naquit au niveau de mon cœur, dans cet endroit qui regrettait perpétuellement l'Irlande. J'imaginai Arcturus travailler sur cette boîte à musique sous l'œil attentif des rantiens, qui devaient se demander pourquoi il perdait son temps avec une telle bagatelle.

Il m'avait fabriqué un souvenir tangible. Je me penchai vers lui pour lui déposer un baiser sur la joue.

— Merci.

— Mmmh. (Il leva son verre pour porter un toast.) À toi, Paige. Et à tes vingt prochaines années.

— *Sláinte*, répondis-je en faisant tinter ma tasse contre son verre. Puissent-elles être considérablement moins atroces que les vingt précédentes.

Nous bûmes en silence. Je posai la tête sur son épaule, et nous contemplâmes les étoiles jusqu'à ce que l'aube pointe à l'horizon.



Les jours sans nouvelles de Domino se succédaient. De même que ceux de ma lente convalescence. Au bout de deux semaines, mes hématomes avaient adopté des teintes plus humaines, mais je me sentais encore aussi fragile qu'un fétu de paille.

Mon esprit était tout aussi lent à récupérer. Le temps ne suffisait pas à émousser les souvenirs les plus violents. Je ne parvenais toujours pas à dormir des nuits entières. Parfois, je revivais la mort de mon père, revoyais son corps mutilé. D'autres fois, j'avais si froid que mes ongles viraient au gris. À plusieurs reprises, Arcturus vint me voir au milieu de la nuit et me trouva près du radiateur, emmitouflée dans une couverture.

C'était l'obscurité qui m'affectait le plus. Je n'avais jamais pu dormir la lumière allumée – pourtant, sans, je n'arrivais pas à me convaincre que je ne me trouvais plus dans ma cellule plus sombre qu'un four. J'étais censée mourir là-bas, et une part de moi y était restée.

Au moins, je ne souffrais plus du manque de sédatifs. Désormais, c'était une toux rauque qui m'empêchait de trouver le sommeil. Ça et une douleur aiguë du côté droit de la poitrine, quand j'inspirais trop profondément.

J'avais d'abord regardé les informations chaque soir – pour m'assurer que Scarlett Burnish était toujours en vie, pour ne pas perdre Londres de vue –, mais cela me démangeait trop de retourner dans les rues. D'autant plus quand le journal montrait des images de Georges Benoît Ménard, le Grand Inquisiteur de France.

L'on disait de lui que c'était un fanatique, que sa soif de sang était inégalée parmi les autres dirigeants de Scion. Et

en effet, il envoyait des centaines de personnes à la guillotine chaque année. Son épouse, Luce Ménard Frère, lui avait servi d'émissaire à Londres au mois de décembre. À part ça, je ne savais presque rien de lui.

Arcturus s'efforçait de me distraire. Il m'enseignait les échecs, jeu que j'appréciais beaucoup même s'il l'emportait systématiquement. Cela ne m'empêchait pas de lui faire mordre la poussière aux cartes, grâce à mes années passées dans les tripots de Scion. Je lui appris aussi l'art de la triche, ainsi que le fair-play.

— La fourberie n'est pas très honorable, me fit-il remarquer un soir.

— C'est vrai, admis-je, mais lorsque tout le monde est fourbe, l'honneur est un sacré inconvénient. (J'abattis une nouvelle carte.) Et ceux qui évoquent l'honneur des voleurs ne connaissent rien à rien.

À la colonie, on l'avait nommé mon gardien. À Londres, j'avais été sa reine et commandante. À présent, nous n'étions plus que deux fugitifs, sans la moindre autorité l'un sur l'autre. Nous nous retrouvions enfin sur un pied d'égalité.

J'aimais passer du temps avec lui. Il m'avait fallu des mois pour l'admettre pleinement, mais cela me donnait le sourire de le voir chaque matin. Je craignais que nous venions à manquer de sujets de conversation au bout de quelques jours, mais ça n'était jamais arrivé. Il nous arrivait même de passer la nuit à discuter.

Il était intelligent et perspicace, plein de sollicitude ; en bref, il savait écouter et était capable de réparties cassantes sans doute involontaires. Je lui parlais de choses que je n'abordais jamais avec personne – mon enfance irlandaise, mon quotidien à la ferme laitière de mes grands-parents, mes jours passés au sein des Sept Sceaux. Nous évoquions la musique que j'avais sauvée du rebut sur le marché noir, les livres qu'il avait découverts à la colonie. Il me narra les pans d'histoire que Scion avait effacés.

Il me décrivit l'Outremonde avec tant de détails que je pouvais presque en tracer une carte mentale. Il donnait vie aux bâtiments somptueux – colossaux, sculptés dans une pierre iridescente, des villes entières brillant tel du verre brisé – et au fleuve, l'Éploré, avec son lit de galets semblables à des perles.

— Le cours d'eau local s'appelle l'Éploré ? m'étonnai-je. Ça a l'air d'être l'éclate, dans l'Outremonde.

— C'est une piètre traduction.

Nous partagions un même intérêt pour les langues et la musique. Un soir, il me demanda si j'accepterais de lui enseigner ma langue maternelle.

— Tu as conscience que plus personne ou presque ne parle le gaélique irlandais, de nos jours ? (Nous étions en train de jouer aux échecs, et j'attendais qu'il déplace son prochain pion.) Pas publiquement, en tout cas.

— Raison de plus pour l'apprendre.

La partie touchait à sa fin. Il restait plus de pièces noires que de blanches sur l'échiquier, preuve irréfutable que j'étais en passe de l'emporter.

— Scion s'est donné beaucoup de mal pour détruire toute trace de l'irlandais après les Molly Riots, soulignai-je. Tu ne trouveras pas beaucoup de livres ou d'interlocuteurs à part moi.

— J'aime beaucoup converser avec toi. (Arcturus avança l'un de ses pions.) Et j'aimerais parler couramment une autre langue humaine.

— Tu en maîtrises combien, pour l'instant ?

— Six, répondit-il. L'anglais, le français, le suédois, le grec, le roumain et la langue des signes scionienne.

— Seulement six ? (Je fis glisser ma reine noire à travers le plateau.) Tu es là depuis deux siècles, grosse feignasse. J'en parle déjà à moitié autant, alors que je n'ai pas eu énormément de décennies pour apprendre.

— Tu es clairement dotée d'une intelligence supérieure, Paige...

— Ce n'est pas ce que je voulais...

— ... Mais tu restes incapable de me battre aux échecs. (Il posa son fou blanc.) Échec et mat.

Je contemplai l'échiquier.

— Espèce de sale...

— Tu n'as surveillé que mon roi et ma reine. N'oublie pas les autres pièces tout autour.

Je me rencognai sur ma chaise avec un soupir.

— Bien joué. Une fois de plus. (Je secouai la tête.) OK, je t'enseigne le gaélique si tu m'apprends la gloss, ça marche ?

— Les humains ne peuvent pas apprendre la gloss. C'est la langue des esprits.

— Les polyglottes la parlent.

— Ils ne l'apprennent pas. C'est inné, chez eux.

— Mets-moi à l'épreuve, insistai-je. Dis un mot en gloss, et je te le répète.

Il accepta et émit un léger carillonnement, que je tentai de reproduire.

— Ce n'est pas ça, me détrompa-t-il.

— Comment, alors ?

— Tu n'es pas conçue pour. Même si tu imitais à la perfection le son produit, tu ne t'exprimerais qu'avec tes cordes vocales, pas avec ton esprit.

J'espérais ne pas avoir l'air trop déconfit. La gloss était une langue magnifique, et j'aurais aimé pouvoir appeler Arcturus par son véritable nom.

Toutefois, la perspective d'avoir une vraie conversation dans *ma* langue maternelle était tentante. Ma grand-mère était née sur une île où l'on parlait quotidiennement le *gaeilge* et me l'avait transmis – un joyau rutilant, un plaisir partagé que j'avais gardé enfoui pendant des années.

Scion avait banni tous les dialectes celtiques au cours des Molly Riots. Ceux-ci mouraient les uns après les autres, maintenant que les familles étaient trop terrifiées pour les enseigner à leurs enfants, même en secret. J'aimais l'idée qu'un réphaïte connaisse ma langue. Grâce à lui, elle deviendrait immortelle.

— D'accord, consentis-je, je vais t'apprendre. Mais je te préviens : en irlandais, rien ne se dit comme ça s'écrit.

— J'aime les nouveaux défis.

— Tant mieux.

Je me saisis d'un papier et d'un stylo pour griffonner le plus long mot qui me vint à l'esprit : *grianghrafadóireacht*.

— Vas-y, fais de ton mieux. Comment tu prononcerais ça ?

Arcturus considéra les lettres avant de se remplir un grand verre de vin.

— Ça risque de prendre un peu de temps, déclara-t-il.

*
**

Nous trouvâmes une série de films que nous décidâmes de regarder ensemble le soir. J'adorais ce moment où nous nous asseyions sur le canapé pendant que je dînais. Je m'endormais souvent en plein milieu. Le matin, pendant le petit déjeuner, il me racontait la fin de l'histoire.

L'un de ces soirs, peu après mon anniversaire, nous nous retrouvâmes tous deux dans le salon, comme à notre habitude. Arcturus semblait captivé par l'écran. Après des semaines de stress et de séparation, me retrouver assise à côté de lui me procurait une sensation étrange. Sa mâchoire semblait plus détendue, sa main reposait nonchalamment sur le bras du canapé.

Un mois plus tôt, je me serais sans doute rapprochée. Il m'aurait probablement attirée tout contre lui pour m'embrasser les cheveux.

Parfois, j'aurais aimé que nous puissions discuter de ce que nous avions vécu. Même s'il n'y avait pas grand-chose à en dire. J'avais mis un terme à notre début d'idylle car, en tant que suzeraine de l'ombre, rien n'importait davantage que la révolution – et aussi parce que, s'ils l'avaient découvert, les rantiens ne l'auraient pas toléré.

Toutefois, je n'étais plus suzeraine de l'ombre que de nom, et il n'y avait pas d'autre rantien dans les parages.

Arcturus coula alors un regard dans ma direction, comme s'il avait lu dans mes pensées. Je me détournai une seconde trop tard.

— Est-ce que tout va bien ?

— Très bien. (Je repoussai mon assiette.) J'ai juste du mal à croire que tu es là, parfois. Que nous sommes tous les deux là.

— Mmmh. On en a fait, du chemin, depuis la dernière fois que tu as envisagé de me tuer.

— C'est vrai.

Par habitude, je suivis du doigt les traces argentées sur ma paume. Quand j'avais banni l'esprit qui alimentait les Sensshield, il avait relié les cicatrices dans ma main pour écrire le mot « même ». Je n'avais pas la moindre idée de ce que cela pouvait signifier, ni de la manière dont j'avais pu m'y prendre pour bannir cet esprit sans connaître son nom.

Des femmes aux lèvres prune et aux sourcils dessinés au crayon glissaient sur l'écran. Il y avait juste assez de lumière pour me rappeler que je n'étais plus enchaînée en sous-sol. Roulée en boule près d'Arcturus, je finis par somnoler. J'étais au chaud. J'étais propre. J'étais en sécurité, quoique pas entièrement libre.

Je me réveillai en sursaut lorsqu'un esprit glissa par la fenêtre, en givrant les carreaux. Un psychopompe. Je restai immobile tandis qu'il approchait Arcturus.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demandai-je quand il fut reparti.

— Que la remplaçante d'Hildred Vance venait d'être convoquée. Vindematrix Sargas, héritière de sang, est en route pour Londres. Elle va épauler Scion pour l'opération Albion.

— Vance n'est pas morte ?

— Non. Hospitalisée.

Alsafi aurait dû l'achever. J'aurais dû me douter qu'elle se raccrocherait à la vie coûte que coûte.

— L'opération Albion. (Je me frottai les yeux.) Ça m'évoque quelque chose.

— C'est le nom officiel pour l'éradication de la résistance au pays. Cela inclut le démantèlement total de l'Ordre des Mimes.

Une opération militaire en plein Scion. Je me redressai légèrement.

— Tu penses que cette... Vindemiatrix Sargas va y parvenir ?

— Son rôle principal au cours des deux siècles écoulés était de surveiller le monde libre. Elle entend sans doute mettre en pratique certaines de ses capacités pour trouver et infiltrer l'Ordre.

— Je suppose que les rantiens ont prévenu le Lord et Eliza ?

— Oui.

L'Ordre des Mimes était encore très jeune. Ses dissensions intestines l'avaient fragilisé dès le premier jour, puis les Sensshield l'avaient paralysé pendant des semaines. Et maintenant, ça. Un effort coordonné pour le détruire.

La loi martiale était toujours en vigueur dans la capitale anglaise, qui grouillait désormais de soldats. Eliza et le Lord, qui régnaient à ma place, auraient du boulot par-dessus la tête s'ils voulaient empêcher que cette opération mouche la flamme de la révolte.

— Que font les rantiens en ce moment ? demandai-je.

— Nous ne pouvons pas confier trop d'informations aux psychopompes, puisqu'ils sont susceptibles d'être interceptés. Mais avant notre départ, Terebell m'a informé que ses prochains objectifs seraient de reconstituer le réseau de contacts humains d'Alsafi et de continuer de recruter des alliés réphaïm.

— Bien.

Le film s'acheva. Arcturus hocha la tête sans grande conviction – j'en déduisis qu'il lui accordait un 7 sur 10 – avant de se lever.

— Je dois consommer de l'aura, dit-il. Je n'en ai pas pour longtemps.

Sortir représentait un grand risque, mais il n'avait pas le choix.

— Fais attention.

Il s'arrêta près de moi en chemin, afin de border autour de mes épaules une deuxième couverture. Quand il referma la porte derrière lui, mes pensées retournèrent à la menace londonienne.

J'avais affronté une armée, mais n'avais jamais eu affaire à des espions. Ognena Maria m'avait dit un jour que c'était grâce à l'espionnage que Scion était parvenu à écraser la milice rebelle en Bulgarie. Les fuites s'étaient succédé dans ses rangs, et elle s'était tout bonnement dissoute. Cela pouvait très bien se reproduire.

Je demeurais suzeraine de l'ombre. Même à une mer de là, j'avais le devoir de protéger mon organisation.

Mon corps souffrait encore du manque de sommeil. Aux alentours de minuit, le bruit de la porte me réveilla. Je descendis en traînant les pieds, rassemblai les provisions, et entrepris de remplir le frigo et les placards. Je trouvai une enveloppe sous une miche de pain encore chaude. Elle renfermait le plan de la citadelle que j'avais réclamé à Albéric. Après y avoir jeté un œil, je le repliai et le remisai dans ma poche.

Scion n'avait aucune raison de se douter de ma présence à Paris. Pour éviter d'entamer la réputation du régime, ils n'avaient probablement même pas informé les Vigiles que j'avais filé entre les doigts de mon bourreau.

Je savais comment échapper aux recherches. J'y étais déjà parvenue, alors que les circonstances étaient bien pires. Je pouvais sortir. Je courrais un risque, mais les nouvelles du pays – à savoir la révolution de nouveau

menacée – m’avaient galvanisée. Je ne pouvais pas simplement rester assise en attendant Domino.

À mon arrivée à Londres, j’étais une enfant effrayée. J’en étais repartie en tant que cheffe du monde clandestin. S’il y avait bien une chose que je savais faire, c’était me fondre dans les méandres d’une citadelle. Je devais me familiariser avec Paris, rencontrer ses voyants, aider l’Ordre des Mimes.

Peu après notre arrivée, j’avais repéré de la teinture pour cheveux dans le placard de la salle de bains. J’allai m’en saisir, me frictionnai longuement la tête avec, puis programmai le minuteur. Comme toujours, il me fallut un temps certain pour affronter la douche, et je tremblais comme une feuille en rinçant la teinture, que je regardai s’écouler, rouge comme du sang séché. Une fois secs, mes cheveux adoptèrent une riche teinte cuivrée, chaque boucle brillant comme un sou neuf. Je ressemblais presque...

... à mon père.

Mon père.

De la salive chaude m’emplit la bouche. Je me penchai sur le lavabo, en agrippant les rebords si fort que je me fis mal aux mains.

Il était parti. Il était mort. Je visualisai une fois de plus le billot, l’arc de cercle décrit par l’épée dorée, le sang qui dégouttait de sa lame. Je croisai mon propre regard, les yeux d’une fille qui avait abandonné son père à son funeste destin. Qui avait défié Scion en sachant pertinemment qu’il risquait d’en payer le prix, et qui n’avait pas levé le petit doigt pour le protéger.

Je me rachèterais de la seule manière possible.

Et j’allais commencer dès ce soir.



2

Paris

À son retour, Arcturus paraissait plus fort, comme toujours après s'être nourri. Il me trouva attablée avec un café. Je m'étais pincé les joues et tamponné de l'anticernes sous les yeux.

— Coucou, dis-je.

— Paige.

Il ne formula aucun commentaire au sujet de mes cheveux, se contentant d'aller suspendre son manteau.

— Albéric est passé, annonçai-je. Il a rapporté du vin. (Je me raclai la gorge.) Je peux te parler ?

— Bien sûr. Inutile d'en faire la requête.

— Dit celui qui s'exprime comme s'il rentrait d'une balade en calèche avec la reine Victoria.

— Pas faux.

Il posa ses gants sur le manteau de cheminée et s'assit. Je fis glisser un verre de vin vers lui. Il ne buvait jamais rien d'autre que du vin rouge, même au point du jour. J'avais déjà tenté de l'appâter avec du thé ou du café, en vain.

— J'irai droit au but, annonçai-je. J'ai décidé de sortir. (Constatant qu'il restait muet comme une tombe, je joignis les mains sur la table.) Rien d'épuisant, promis. J'aimerais juste découvrir où se trouve la pègre. Si on joue

habilement notre jeu, les voyants de Paris pourraient se révéler être des alliés de valeur pour l'Ordre des Mimes, et nous avons cruellement besoin d'alliés. Il est temps de faire passer un cap à la révolution.

— Et tu estimes que ta fatigue n'est plus un problème.

— Je vais bien.

— Les cernes sous tes yeux l'attestent. Ainsi que ton bol rempli de café.

J'inclinai la tête d'un air surpris.

— Ça y est, tu maîtrises le sarcasme ?

— Paige.

— C'est une *tasse* de café. Sans... anse. (Je me massai l'arête du nez.) Bon, d'accord. C'est un bol, et je suis crevée, mais je peux passer deux ou trois heures dans les rues. Une demi-matinée.

— Inutile de te rappeler que tu es, officieusement, la personne la plus recherchée de la République de Scion.

— Presque tout le monde à Scion pense que j'ai été abattue à Édimbourg. À mon avis, seule une poignée d'officiels connaît la vérité.

— Je ne peux pas t'empêcher de partir, Paige. Tes décisions t'appartiennent.

— Je sollicite ta bénédiction. Et ton aide. (Il resta impassible.) Écoute, Scion pourrait écraser l'Ordre des Mimes d'un jour à l'autre, insistai-je. Tous nos travaux et nos sacrifices de l'année dernière se retrouveraient réduits à néant. Je refuse de me cacher alors que je peux prendre des mesures pour protéger l'Ordre.

— Tu as désactivé les Senshield.

— Je peux en faire davantage.

Il considéra mon visage.

— Ça n'a été facile pour personne de te voir te livrer à Scion, déclara-t-il à voix basse. Les autres pensaient que la balle t'avait tuée. Je savais que ce n'était pas le cas. Je percevais ta peur.

Cela me laissa coite quelques instants.

— Pourquoi ne t'es-tu pas servi du cordon doré ?

— Je l'ai fait. Tous les jours.

Je ne l'avais jamais senti du fond de ma cellule obscure. Toutes mes pensées étaient alors focalisées sur ma survie, mais j'avais tendu l'oreille pour entendre sa voix ou percevoir une preuve de sa présence. Cela m'aurait aidée à tenir le coup.

— Tu ne t'es pas toujours montrée prudente dans ta volonté de faire avancer la révolution, souligna-t-il d'un ton posé. À Londres, tu es tombée dans un piège qui a causé plusieurs morts. (Je me détournai.) Je ne te rappelle pas cela par cruauté, Paige, seulement pour te prouver que c'est ta soif d'action qui t'a rendue aveugle au danger ce soir-là. Ça et la fatigue. Si tu forces trop, si tu fais preuve d'impatience, tu te mettras en péril, et d'autres avec toi.

— Terebell insistait pour que j'obtienne une victoire à n'importe quel prix, lui rappelai-je. Je n'aurais pas dû la laisser me forcer la main. Je suis responsable de ces morts, mais j'ai retenu la leçon. Je ne mettrai personne en danger.

— À part toi, donc.

— Je sais que je peux survivre dehors. Je compte trouver la pègre locale, et j'aurai beaucoup plus de chances d'y parvenir avec ton aide.

— Les Dominos nous ont ordonné d'attendre notre contact.

— Ils n'en sauront rien. J'aimerais qu'on fasse équipe. Tu ne trouves pas que c'est comme ça qu'on fonctionne le mieux ?

Il y songea un moment. S'il devinait que je bluffais, je n'aurais qu'à accepter ma défaite pour l'instant. Ce serait de la folie de me lancer seule, aussi affaiblie.

— Je t'ai promis de rester avec toi, finit-il par déclarer. (Je relevai la tête.) Comme tu l'as fait remarquer, nous avons accompli de grandes choses ensemble. Voyons où cela nous mène. (Il prit son verre.) Comment comptes-tu t'y prendre pour trouver la pègre ?

Je me fendis d'un sourire.

— Ah, dis-je en me levant, on dirait bien que les rôles s'inversent. À mon tour de te servir de mentor.

J'éteignis les lumières et ouvris les volets. Des réverbères brillaient le long du quai, leur lumière lilas ondulant sur la Seine.

— D'abord, tu dois apprendre à voir le monde clandestin, lui expliquai-je. (Arcturus vint se poster près de moi.) Considère ça comme une chaîne : repère les personnes à une extrémité, et elles te mèneront directement à l'autre. (Je désignai les rues.) Dis-moi ce que tu vois.

— Des citadins.

— Regarde mieux que ça. Cherche ceux qui sont en marge. (Je lui indiquai un garçon coiffé d'une casquette à courte visière.) Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il attend peut-être ses parents. (Quand le gamin se fondit dans la foule, Arcturus plissa les paupières.) Non. C'est un voleur.

— Bien. Sa cible est cette femme brune à la jupe droite, la troisième au guichet du café. Elle ne fait pas attention à son sac à main.

Celui-ci était en soie rose cendré, aussi tentant qu'un gâteau dans une vitrine. Le jeune pickpocket s'approcha furtivement de sa propriétaire, plongée dans une conversation avec l'homme qui l'accompagnait. D'un coup de canif adroit, le garçon sectionna la sangle du sac et disparut dans la masse, laissant sa victime pantoise.

— Et voilà. (Son culot me mettait du baume au cœur.) Il va rapporter ça au précepteur en charge de sa bande. En le suivant, on remontera au maillon suivant, et on n'aura plus qu'à les soudoyer pour aller encore plus haut. (Je refermai les volets et m'assis sur le rebord de fenêtre.) C'est la première méthode.

— Et la seconde ?

— On vise directement le sommet. Ça risque d'être notre seule chance, puisqu'on n'a pas un sou en poche pour soudoyer qui que ce soit.

— Vraiment ?

— Tu as un gros tas de pognon planqué quelque part, c'est ça ?

Arcturus se leva et disparut dans sa chambre. À son retour, il déposa sur la table une liasse de billets épaisse comme une brique.

— Tu... as effectivement un gros tas de pognon planqué quelque part.

— Les rantiens ne m'auraient jamais envoyé à l'étranger sans une partie de notre capital.

Je fis rapidement défiler les billets impeccables.

— Arcturus, soufflai-je. Il y a combien, dix mille ?

— Douze. Ils sont à toi, fais-en bon usage.

— Tu me donnes douze mille livres. Juste comme ça. Je t'ai déjà dit à quel point notre amitié m'était chère ?

— Mmmh. Considère ça comme un autre cadeau d'anniversaire. (Il s'assit.) Peut-être devrions-nous commencer nos recherches par la Cour des Miracles.

J'en avais déjà entendu parler. Jaxon évoquait souvent avec affection ces bidonvilles dans lesquels se retrouvaient les exclus de Paris.

— D'accord. (Je reposai la liasse avec la déférence qui lui était due.) C'est où ?

— Le plus grand quartier de taudis se trouve sur la rive droite. C'était du moins le cas lors de ma dernière visite à Paris.

— Et on peut y entrer sans problème ? (J'étais sceptique.) Il n'y a pas de mot de passe, pas besoin d'avoir un garant ?

— Je n'ai jamais essayé d'y pénétrer moi-même, avoua-t-il.

— D'accord. (Je pianotai du bout des doigts sur la table.) Combien de temps pour y aller à pied ?

— Peut-être une demi-heure.

— OK. On partira au matin, pour éviter les Vigiles nocturnes. Et on fera bien attention, m'empressai-je d'ajouter. C'est promis.

— Cette idée ne me plaît toujours pas, Paige. Je tiens à le souligner.

— C'est noté. (Je lui décochai un sourire triomphant.) Mais je pense qu'on pourrait faire de toi un bon pégriste, Arcturus Mesarthim.



Le ciel était parfaitement dégagé ce matin-là. Le soleil rayait le sol d'or.

L'euphorie éteignait mes douleurs. Je dansai sur la musique émise par la platine, dévorai un peu de porridge avec du concentré de pommes, puis me préparai à partir pour la Cour des Miracles.

J'allais découvrir une citadelle que je rêvais de visiter depuis ma tendre enfance. L'impatience palpitait dans mes veines. Pour la première fois depuis des semaines, je débordais d'une énergie qu'il me tardait de dépenser.

La penderie constituait une pièce à part entière. Des Dominos avaient déjà dû séjourner ici dans le passé et avoir besoin d'un choix de déguisements. Je jetai mon dévolu sur un chemisier blanc et un chandail anthracite, que je rentrai dans un pantalon à taille haute. Pour parfaire ma tenue, j'ajoutai des bottines à boutons et à talons bas. Des lunettes à verres fumés me permirent de dissimuler en partie mon visage. Une casquette à courte visièrè y contribuerait également. Je me lissai les cheveux, me brûlant au passage la main et la nuque – j'avais hésité à demander à Arcturus de s'occuper de l'arrière de ma tête –, avant d'enfiler un manteau vert et de m'enrouler une écharpe autour du cou. J'allai récupérer le couteau planqué sous mon oreiller et en enveloppai la lame avant de le glisser dans ma poche.

Avant de descendre, je jetai un coup d'œil dans le miroir. Mes cheveux auburn, lisses et brillants, ne me plaisaient pas du tout.

Arcturus m'attendait dans l'entrée, tout de noir vêtu, comme à son habitude. Son nouveau pardessus lui seyait parfaitement.

— Bonjour. (Il enfilait ses gants.) J'espère que tu as bien dormi ?

— Oui. (Je tournai sur moi-même.) *Est-ce que j'ai l'air suffisamment française ?* demandai-je dans la langue de Molière.

— *Très française, petite rêveuse.*

Sa prononciation était impeccable.

— Tu as pris de l'argent ? l'interrogeai-je.

— Oui.

— Fais attention aux pickpockets. (Je nouai la ceinture de mon manteau avant de passer mes gants à mon tour.) On ne devrait pas se promener côte à côte. Passe devant. Si les Vigiles nous repèrent, on laisse tomber, on les sème, et on se retrouve ici plus tard.

— Très bien. (Arcturus m'observa de la tête aux pieds.) Tu es certaine d'être prête ?

— À cent pour cent.

En réalité, j'avais les mains moites. Avant ma capture, je m'étais toujours dit que, si un Vigile me remarquait, je parviendrais à m'enfuir par les toits ou à le vaincre avant de m'échapper.

Quand j'ouvris la porte, une brise me rabattit les cheveux dans les yeux. Arcturus passa devant. Je m'assurai que personne ne regardait avant de coiffer ma casquette et de sortir à mon tour.

Mes bottes s'enfonçaient jusqu'aux chevilles dans la neige. Après avoir verrouillé derrière moi, je gravis les quatre marches montant jusqu'à la rue et quittai l'ombre de notre planque.

Paris m'avalait dans un rugissement.

Le bruit et la lumière m'assaillirent. À huit heures du matin, voitures et piétons encombraient le quai des Grands-Augustins. Une moto d'époque passa devant moi dans un bruit de ferraille, m'enveloppant de ses gaz

d'échappement. Je battis des cils, me tournai vers l'est, et avisai les beffrois jumeaux de la Grande Salle de Paris. Vénérable lieu de culte à l'époque de la monarchie, elle accueillait désormais les cérémonies et événements les plus importants du pays. Je dus me retenir de l'admirer plus longuement. Au-delà se trouvaient deux îles plus naturelles de Paris : l'île aux Vaches, où vivaient nombre d'officiels opulents, et l'île Louviers, qui accueillait plusieurs des galeries et marchés les plus célèbres de la capitale.

Arcturus avait traversé la route. Je le suivis de loin, tendant le cou pour contempler le ciel. Londres était une citadelle très verticale, tout en gratte-ciel et hautes tours d'habitation ; Paris, par comparaison, paraissait bien plus étendu.

Je baissai les yeux vers les eaux ternes et grises de la Seine, et ces rues que j'avais étudiées de près dans les guides touristiques. Les salons de thé, les boutiques, les chocolateries minuscules. Les fleuristes aux vitrines ornées de fleurs diverses. Des antennes de la Banque de Scion-France aux portes blanches rehaussées de feuilles d'or, aux façades en marbre. Des imprimeurs vendant journaux et romans à énigmes, près d'enfants que la broche rouge fichée au revers désignait comme des vendeurs officiels du *Descendant*. Des étals déployés côte à côte sous des bannes à rayures multicolores proposaient jouets de plomb, œuvres d'art, souvenirs (je résistai à la tentation de dépenser trois livres pour une tour Eiffel miniature) et toutes sortes de curiosités. J'aperçus une boule à neige renfermant un décor de Londres et éprouvai un pincement de nostalgie.

Même si l'anglais était la langue officielle de l'empire, enseignée dans les écoles avant toute autre, la France se raccrochait à son passé : nombre d'établissements avaient conservé leur nom d'antan, et la littérature de colportage n'était imprimée qu'en français. Il n'y avait pas l'ombre d'un Brekkabox à l'horizon, mais j'en trouverais

certainement un quelque part. Aucune citadelle ne pouvait se priver d'un Brekkabox.

Paris était une créature à part entière, dotée de son propre monde clandestin, tapi juste sous la surface. Non loin de là, la Bièvre s'écoulait dans un quartier de tanneries où régnait un désordre sans nom, lapant le sang et la teinture versés sur ses berges. Des voleurs conspiraient dans des taudis. Et peut-être – peut-être seulement – évoquait-on à mi-voix la possibilité d'une insurrection.

Arcturus tourna légèrement la tête. Je repérai la caméra et me cachai derrière ma main.

Un écran de transmission avait été installé sur le premier pont que nous croisâmes. Je ralentis pour observer les portraits qui y étaient diffusés en boucle. Le mien n'y figurait plus, mais celui d'autres fugitifs apparaissait encore. Nick Nygård. Ivy. Julian Amesbury.

Je serrai le poing dans ma poche. Je n'avais plus revu ce dernier depuis plus de cinq mois, et j'ignorais toujours s'il était mort ou vivant. Après les visages, une série de messages apparut :

WE MUST SAVE SPAIN FROM ITSELF
SAUVONS L'ESPAGNE D'ELLE-MÊME

SUPPORT THE IBERIAN EFFORT
SOUTENEZ L'EFFORT IBÉRIQUE

L'éclat aveuglant et la fumée des canons. Les traces de sabots ensanglantés. Les membres entremêlés sur le pont. Les corps basculés dans le fleuve. J'accélérai le pas, un bourdonnement dans les oreilles, mais les souvenirs continuaient de m'assaillir.

L'effort ibérique, comme le disait le citoyen moyen – l'opération Madrigal, ainsi que la nommaient les pontes. Scion en avait révélé l'existence au grand public le 12 janvier. J'ignorais à quel point les progrès annoncés du régime relevaient de la propagande, mais son but était

d'annexer l'Espagne et le Portugal. En cas de réussite de l'opération, Scion contrôlerait alors onze nations.

Arcturus attendait près d'un lampadaire. Nous gagnâmes les voies sur berge, où caméras et piétons étaient bien moins nombreux, avant de marcher côte à côte.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Je tournai la tête vers lui, qui regardait droit devant.

— Paris. (Je reportai mon attention sur le fleuve.) C'est magnifique. Comme tant d'endroits dans Scion. C'est dingue, non ?

— C'est un très joli masque, mais tous les masques tombent. Un jour ou l'autre.

— Pas assez vite. (Je fourrai mes mains dans mes poches.) L'Espagne et le Portugal subiront bientôt le joug de l'ancre. Il y a moins d'un mois, ils envoyaient des émissaires à Londres, comme s'ils pouvaient encore échapper à leur destin.

— Ils parviendront peut-être à résister à ScionIdé, comme l'a fait l'Irlande.

— L'Irlande est tombée le jour de l'Incursion de Dublin, quand une armée est venue assassiner des centaines de manifestants désarmés, rétorquai-je d'un ton cassant. Scion se montre sous son plus vilain jour d'entrée de jeu. Ils frappent directement à l'âme. Après ça, tout n'est plus... qu'agonie.

Nous passâmes sous un pont, longeâmes des arbres squelettiques et des barges amarrées rouge, blanc et or. Le givre scintillait sur toutes les surfaces.

— Nous ne parviendrons peut-être pas à éviter cette invasion, admit Arcturus, mais ça ne nous empêche pas de continuer à bâtir notre propre armée. Nous pouvons coopérer avec les Dominos. Nous pouvons encore changer les choses.

J'essayais de m'en convaincre. Il fallait que je le croie. Une fois au pied d'une passerelle, Arcturus reprit un peu d'avance.

La brise draguait une lourde odeur végétale depuis la Seine. Je m'arrêtai au milieu du pont pour m'accouder au garde-fou, laissant le gouverneur creuser l'écart. Le soleil étincelait à la surface de l'eau. En dépit du danger, je m'autorisai à me comporter telle une femme normale, profitant de la vue dans un pays inconnu. Cela me permit d'oublier un instant la guerre et le sang.

L'illusion fut brisée quand j'avisai deux Vigiles à l'autre bout de la passerelle. Je me joignis à une longue file de touristes discutant en suédois. Aucun des deux patrouilleurs ne nous accorda le moindre regard. Dès qu'ils nous eurent dépassés, j'abandonnai le groupe et poursuivis mon avancée. Même si les Vigiles diurnes n'étaient que des amaurotiques incapables de voir ou de percevoir les auras, mieux valait éviter qu'ils observent mon visage de trop près. Des verres fumés et une couleur ne pouvaient pas non plus accomplir des miracles.

Les Suédois partirent dans la direction opposée. Si des vacanciers arrivaient encore des quatre coins de Scion, je pris conscience que cela faisait des mois que je n'avais plus croisé de citoyens venus du monde libre.

Les étrangers avaient un temps été autorisés à se rendre en République de Scion, à condition de respecter des consignes très strictes. C'était ainsi que Zeke et Nadine étaient initialement arrivés à Londres, en tant qu'étudiants. Le premier m'avait plus tard raconté que leurs téléphones et appareils enregistreurs leur avaient été confisqués à l'aéroport et qu'ils avaient reçu l'ordre de ne jamais quitter leur hôtel sans un guide approuvé par Scion, sans doute pour leur éviter d'être témoins d'exécutions. Naturellement, ils avaient trouvé le moyen de transgresser cette règle.

À l'époque, Scion se souciait encore des relations extérieures. À présent, Nashira semblait décidée à couper tous les ponts.

Je suivis Arcturus dans une rue pendant ce qui me parut durer une éternité. Des coups de poignard

accompagnèrent chacune de mes respirations. Quand je le rejoignis sous une plaque rouge indiquant , j'avais le front en nage.

— La Cour des Miracles, annonça Arcturus en me désignant une voûte en brique à moitié écroulée. (Des odeurs de graisse cuite et de fumée de bois en émanaient.) Apparemment, elle existe encore.

Trop essoufflée pour faire mieux que hocher la tête, je pris appui contre le mur et plaquai une main sur mon cœur.

— On peut encore faire demi-tour, suggéra Arcturus.

— Non. (Inspirant à pleins poumons, je me redressai.) C'est le moment de se faire des amis. Ou des ennemis, avec ma veine.

Nul ne nous empêcha de franchir le passage voûté. La rue au-delà, non pavée, était couverte de neige fondue. Nous remarquâmes aussitôt les preuves de pauvreté – la peinture écaillée, les vitres brisées, les familles vivotant à la dure.

La Cour des Miracles n'était toutefois pas le chaudron de décadence promis par Jaxon. La réalité était plus sobre. Des détritiques jonchaient la rue des Forges, où les vagabonds de Paris discutaient, somnolaient et cuisinaient sous des bâches goudronnées. Aucun d'eux n'était assez chaudement habillé pour la saison. Un groupe, réparti sur deux matelas, se partageait quelques sachets de chips. Un ragoût trouble bouillonnait dans une marmite sur le plus gros des feux de camp.

Je savais d'après mon plan que le bidonville formait un arc autour d'un bloc d'immeubles faisant office d'asiles de nuit. En suivant le chemin, je me souvins de ce que Jaxon m'avait dit des personnes qui vivaient là autrefois, les malingreux. Ils adoptaient l'apparence de malades, dans l'espoir d'obtenir une aumône plus substantielle de la part des passants, mais une fois de retour dans leurs taudis, leurs rougeurs et leurs blessures disparaissaient

comme par enchantement. Voilà comment ces poches de pauvreté avaient gagné leur nom.

Pour l'heure, je ne voyais qu'un seul miracle : le fait que voyants et amaurotiques coexistent pacifiquement dans une même rue exigüe, alors que les pourris étaient clairement conscients de la présence d'anormaux parmi eux. Ils parlaient un mélange de français et d'anglais, passant souvent et subitement de l'un à l'autre.

Deux femmes dansaient tandis qu'un chuchoteur jouait un air de violon. Au milieu d'une grappe de gens, un hydromancien remuait un seau d'eau trouble, sous les yeux curieux de plusieurs amaurotiques. Tout le monde semblait s'entendre comme la mèche et la flamme.

— Ce n'est pas la pègre, murmurai-je à Arcturus. Il n'y a pas assez de voyants.

Pourtant, l'endroit méritait d'être vu. Nul ne protesta quand nous progressâmes au milieu du bidonville. Nous n'avions aucun bien de valeur en évidence. Certains lorgnaient Arcturus, intrigués par son apparence ou son aura.

Clairement pas la pègre. Des étrangers n'auraient pas pu s'aventurer si loin.

Le son d'une berceuse attira mon attention. Il émanait de l'une des rares voyantes présentes – une diseuse, voûtée et grelottante. Une pierre de vérité luisait dans son giron. Ses joues étaient brûlées par le vent, ses mains presque englouties par des mitaines en tissu chiné. Elle chantonnait pour le nouveau-né dans le creux de son bras :

*J'ai fait un rêve horrible, mon cher,
Lorsque j'étais dans l'ancien jardin de mon père.
Je rêvais d'une ancre sur la tour,
Et que des tyrans envahissaient notre cour.*

Je me rapprochai suffisamment pour attirer son attention. Elle aperçut alors Arcturus et poussa un cri. La surprise me fit empoigner mon couteau, que je me retins

de justesse de sortir. La diseuse s'empressa de disparaître dans son abri, le bébé et la pierre serrés contre son sein.

— C'est lui, c'est lui !

Elle brandissait un doigt menaçant en direction d'Arcturus. Un cri minuscule fendit l'air.

— L'Homme au masque de fer. Il est venu m'enlever...

— Ta gueule, lui aboya une autre femme. Ça suffit tes délires, Katell. Et fais taire ton chiard avant que je le noie !

S'ensuivirent quelques murmures d'acquiescement, et chacun retourna vaquer à ses occupations ; cependant, ils continuaient de nous jeter des regards en coin, certains chargés de soupçons. Nous devons déguerpir avant qu'ils s'intéressent à nous de trop près.

Je m'accroupis devant la diseuse. Elle m'étudia derrière une touffe de boucles noires. Cela ne suffisait pas à dissimuler l'hématome sur sa pommette, qui ressortait de façon austère sur sa peau brun clair.

Katell était un prénom breton. Et même si son peuple d'origine n'avait jamais ourdi d'importante rébellion à l'encontre du régime, toutes les régions celtes sortaient du même moule que l'Irlande. Avec un nom pareil, cette femme n'avait sans doute jamais pu décrocher un travail à plein temps.

— Je ne vais pas te faire de mal, Katell, lui dis-je. Mon ami non plus. Je crois que tu l'as pris pour quelqu'un d'autre.

Malgré ses traits rongés par les soucis et creusés par la faim, je lui donnais environ mon âge. Elle dévisagea Arcturus, qui semblait avoir compris que s'approcher davantage risquait de l'effrayer.

— Oui, finit-elle par admettre. Je crois que celui-ci est plus grand.

— L'Homme au masque de fer, dis-je. C'est comme ça que tu l'as appelé. Qui est-ce, Katell ? (Comme elle se repliait dans les profondeurs de son appentis, je baissai encore d'un ton.) Nous pouvons peut-être nous entraider. J'ai besoin d'informations. Il y a une récompense à la clé.

Katell fit taire son bébé en train de pleurnicher et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Sa clavicule faisait saillie.

— Pas ici, répondit-elle dans un souffle que nous seuls pouvions entendre. Je vous retrouve rue de Ponceau. Vous voyez où c'est ?

Arcturus opina légèrement du chef.

— Oui, affirmai-je.

Je me relevai alors, une moue aux lèvres, comme si, malgré tous mes efforts, je n'avais pas réussi à lui tirer les vers du nez. Arcturus me guida jusqu'à la sortie du bidonville.

— Voilà un rebondissement inattendu, déclarai-je.

— En effet. Tu comptes mener l'enquête ?

— Bien sûr.

Une courte marche nous séparait de la rue de Ponceau. L'allée aux pavés ronds, privée de soleil, dégageait une odeur pestilentielle. Katell nous rejoignit bientôt, portant son bébé bien éveillé en écharpe.

— Coucou, Katell, l'accueillis-je.

Elle coula un regard méfiant vers Arcturus.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? me demanda-t-elle.

— Plusieurs choses, répondis-je. Mais d'abord... dis-moi qui est cet Homme au masque de fer. Tu as piqué ma curiosité.

Il recommençait à neiger. Katell enroula une partie de son châle autour de son enfant.

— Il a emmené mon mari, Paul Caron, affirma-t-elle. J'ai vu le masque qu'il portait – un masque en métal, avec des barreaux devant les yeux. D'autres ont vu le même bonhomme. J'ai entendu bien des rumeurs à son sujet.

— Depuis combien de temps ?

— Je ne sais pas. Quelques semaines.

— Et il a emmené Paul ?

— Lui et ses sbires. J'ai essayé de leur courir après, mais ils m'ont frappée à la tête, et quand je suis revenue à moi, ils avaient disparu. Personne ne veut me croire. (Katell s'approcha pour me serrer la main.) Madelle,

À tous ceux qui ont pu m'inspirer, m'encourager, m'aider et me soutenir de diverses manières au cours de ce voyage, notamment Alwyn Hamilton, Claire Donnelly, Evie Tsang, Harriet Hammond, Holly Bourne, Ilana Fernandes-Lassman, Jay Kristoff, John Moore, Katherine Webber, Kevin Tsang, Kiran Millwood Hargrave, Krystal Sutherland, Laura Lam, Laure Eve, Leiana Leatutufu, Lisa Lueddecke, London Shah, Melinda Salisbury, Nina Douglas, Peta Freestone, Richard Smith, Vickie Morrish et Victoria Aveyard. Ainsi, naturellement, qu'à mon incroyable famille, toujours présente quand j'ai besoin d'elle.

À tous les employés de NHS, qui méritent d'être remerciés dès qu'une occasion se présente.

Ce livre est dédié à ma grand-mère, Ann Preedy, décédée en novembre 2019. Elle m'aimait d'un amour inconditionnel, et cet amour s'étendait à tout ce que je pouvais écrire – et en particulier à la série *The Bone Season*. Au cours des mois et des années consacrées au *Masque tombe*, mamie me demandait sans cesse quand elle pourrait le lire, et si Paige allait pour une fois connaître une fin heureuse. Le fait de n'avoir pu terminer la série avant son décès restera une blessure profonde, mais je m'efforcerai d'injecter une portion de sa générosité et de sa douceur dans tous les livres que j'écirai.

Tu me manques, mamie. Merci pour tout. Je sais que si l'éther existait, tu en serais déjà revenue pour me servir d'ange gardien.



13899

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 6 août 2023*

Dépôt légal : septembre 2023
EAN 9782290382769
L21EPGN000796-550043

Éditions J'ai lu
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion